



HAL
open science

Le jeune homme et la mort ou le salut des Lettres dans la violence de l'Histoire

Florence Dumora

► **To cite this version:**

Florence Dumora. Le jeune homme et la mort ou le salut des Lettres dans la violence de l'Histoire : Une lecture du roman Le mort qu'il faut de J. Semprun. 2012. halshs-00711193v2

HAL Id: halshs-00711193

<https://shs.hal.science/halshs-00711193v2>

Preprint submitted on 8 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le jeune homme et la mort ou le salut des lettres dans la violence de l'Histoire.

(Une lecture du roman *Le mort qu'il faut*¹ de J. Semprun)

« On a le mort qu'il faut ! – unerhört, inouï, il a ton âge, unerhört, inaudito, parisien comme toi ! ». Cette phrase hybride résonne dans les latrines sordides de Buchenwald par un dimanche glacial de décembre 1944. Cri triomphal, cependant, qui s'adresse à Jorge Semprun, alors âgé de vingt ans, déporté depuis janvier après avoir été arrêté par La Gestapo pour ses activités de résistant, à Joigny.

Buchenwald n'est pas un camp d'extermination mais de redressement disciplinaire: on y meurt quand même abondamment. On peut même dire que la mort des êtres a lieu avant leur décès. Mort de leur dignité, mort du « souci de soi » comme dit Jorge Semprun, mort de leur esprit, mort de la pulsion de survie, sous les brimades des SS qui frappent, avec sadique délice, le faible tombé à la tâche, parce qu'on lui a assigné, exprès, le travail le plus disproportionné; corps meurtri dont l'organisme affamé, malade est en dégénérescence.

Comment aller à contre-dépérissement, à contre-avilissement, à contre-désespoir ? Sans se présenter comme réponse, ni comme leçon, c'est ce qu'expose, avec une singulière simplicité, cet ouvrage de souvenir, texte, au sens, étymologique, où la mémoire œuvre tel un métier à tisser du discours : sur la trame de la petite histoire « du mort qu'il faut » vient croiser, en chaîne serrée, l'afflux de la conscience intime du narrateur, dont l'épaisseur du vécu est constamment perceptible. Comme nous l'enseigne la magistrale leçon d'autobiographie que constitue *Lazarillo de Tormes* —en dépit de toutes les différences entre les deux récits—, le narrateur, ici, dans sa visée sur l'expérience ponctuelle de l'année 44, alors qu'il se déclare au bureau d'enregistrement du camp « étudiant en philosophie », cumule les 57 ans d'existence qui l'en séparent —tout en l'y renvoyant sans cesse —et qui n'ont cessé d'être l'occasion d'analyser, de critiquer, de réévaluer non seulement l'Histoire mais sa propre posture idéologique dans cette Histoire. Jorge Semprun qui, ayant eu le privilège, si l'on peut dire, de vivre, enfant, l'avènement de la IIe République Espagnole et l'exil de l'Espagne Franquiste (à l'âge de 13 ans) puis, étudiant, comme résistant, la 2de Guerre Mondiale, est un homme pétri par les événements qui font l'Histoire. Sans doute comme tous

¹ Edité par Gallimard, 2001.

ceux qui vécurent cette époque bouleversée. Mais à la différence de beaucoup, il est aussi homme de Lettres et c'est précisément cela qui ressort avec une constante pugnacité, une remarquable puissance, dans son expérience de survie.

Ainsi tout le texte est-il un jeu de violent contraste, entre une réalité innommable et l'échappée prodigieuse de l'imagination cherchant à juguler le réel, illustrant la force de « ce roseau pensant » d'une façon inattendue mais émouvante.

Par l'adjectif « innommable », nous visons moins, ici, la nature de cette entreprise de destruction humaine que furent les camps nazis, que l'émergence d'une série de détours linguistiques, provenant des victimes pour communiquer, nommer les êtres, les faits, les lieux de cette expérience jamais vécue. Le brassage des langues parlées par les déportés de tous les peuples engagés d'une façon ou d'une autre dans cette guerre, met significativement en évidence le rapport fondamental que la langue entretient avec la vie² : cela déclenche une capacité à improviser un langage dans une situation exceptionnelle de survie, à partir de signaux et de langues, utilisées en patchwork, parlées a minima, faisant l'objet d'un repérage par écoute mi-intuitive mi-mémorielle des mots récurrents, comme les jurons et les insultes en russe, ou au contraire maîtrisées totalement. C'est le cas de l'allemand pour Semprun, grâce à quoi il se vit confier un travail « prestigieux » —tout esprit de relativité étant de rigueur—, lui valant le statut de *prominent* et qui consistait à enregistrer les entrées et les sorties du camp —des vifs et des morts, s'entend—, à l'*Arbeitsstatistik*, seul nom possible de ce bureau rattaché à l'administration de Buchenwald. La langue, espagnole cette fois, est un véritable lieu, de ralliement, de retrouvaille avec la communauté, avec une identité qui dans l'enfance avait été enfouie par la puissante volonté de qui avait cherché à ne plus être associé à la qualité d'étranger et désirait si ardemment être plus français que les français, se donnant comme objectif, ô combien exigeant, de réussir à parler la langue de Racine ! C'est ainsi que Kaminski, un ancien des Brigades Internationales, lui annonce en langue hybride germano-hispano-française qu'« il a trouvé le mort qu'il faut ». Il s'agit de le protéger, en lui faisant prendre l'identité d'un mort, car la veille, le même Kaminski a pu lire un courrier arrivé à la direction du camp, demandant une enquête sur Semprun. Á cette époque, les communistes étant parvenus à constituer au sein du camp un réseau clandestin, ils ont pris les commandes

² Rappelons l'expérience faite sur deux enfants qu'on a privés d'apprentissage, de contact et de pratique linguistique : ils ont dépéri n'ayant aucun moyen de tisser des liens avec une société où finalement ils n'avaient pas de semblables et surtout étant dépourvu du développement cérébral qui se fait avec la connaissance d'une langue.

du camp³ ; c'est ce qui explique ce « relâchement disciplinaire » dont bénéficient certains. Mais ils craignent la liquidation pure et simple, comme elle se pratique de plus en plus fréquemment, en cette phase finale de la guerre où, les Américains tenant Bastogne, les Allemands sentent que les avancées des alliés menacent leur domination.

Pour autant, le contraste qui nous saisit au fil du récit n'est ni figure de style ni effet rhétorique ; il surgit du décalage absolu généré par l'absurdité d'une rigide férocité des règles infligées aux détenus, qui se heurte à elle-même et se brise elle-même ridiculement. Tels ces hauts parleurs hurlant à longueur de semaines les ordres dans un allemand accablant, schématique et stéréotypé, qui, le dimanche, diffusent la voix suave de Zarah Leander qui fait fantasmer les détenus. Telles ces latrines infectes, symbole de l'indignité dans laquelle les Nazis font tomber leurs victimes, mais qu'eux-mêmes ne peuvent supporter, et, en négligeant de les surveiller, permettent qu'elles deviennent un lieu de liberté et de rencontres, repoussant et accueillant à la fois, complètement grotesque où le détenu invoque *Charme* de Paul Valéry « calme, calme, reste calme, connais le poids d'une palme portant sa profusion » ou encore *Les pas* « présence pure, ombre divine, qu'ils sont doux tes pas retenus./ Tous les dons que je devine viennent à moi sur ces pieds nus ». C'est donc là que se donnent les rendez-vous, que se délivrent les messages clandestins, que se récite *Beth-Saïda* en contre-point ironique et beau, que les amitiés s'expriment et que les haines attisées par une constante et sordide promiscuité s'exaspèrent. C'est là que Semprun rencontre, le dimanche, son jumeau de vingt ans, François, un vivant déjà mort, dont la voix s'est éteinte tant il est vaincu par l'accablement et les séquelles des coups. Semprun voudrait ressusciter en lui « le souci de soi ». François, le parisien latiniste, résistant gaulliste, a été pratiquement livré par son propre père, qui est milicien et pronazi fervent. Un jour, la voix de François résonne à nouveau, la poésie rimbaldienne la ranime un instant, suscitée par ces latrines abjectes et leur prêtant soudain une sublimité insolite:

« *Beth-Saïda, la piscine des cinq galeries, était un point d'ennui. Il semblait que ce fût un sinistre lavoir, toujours accablé de la pluie et moisi, et les mendiants s'agitaient sur les marches intérieures blêmies par ces lueurs d'orages précurseurs des éclairs d'enfer, en*

³ Voir de J. Semprun, *Quel beau dimanche*, Grasset, 1980 (*Aquel domingo*, Barcelona, Tusquets, 1999) qui rend compte de la même expérience, dans une perspective assez différente toutefois. De nombreux communistes d'Allemagne et des pays de l'Est étaient dans ce camp, avec des Russes aussi, qui ne se mêlaient guère à eux, d'ailleurs.

*plaisantant sur leurs yeux bleus aveugles, sur les linges blancs ou bleus dont s'entouraient leurs moignons. Ô buanderie militaire, ô bain populaire»*⁴.

Et comme si le système nazi portait le germe de son autodestruction, à court de personnel pour faire fonctionner la machine du camp, il recrute ses propres détenus, triés suivant leurs compétences, pour faire le travail, donnant ainsi l'occasion aux plus combattifs, aux organisés, à ceux qui sont rompus à la lutte, d'intercepter les courriers, de profiter d'une revue de presse dont on les a chargés pour s'informer du déroulement des opérations menées par les alliés, de saboter des pièces d'artillerie, ou d'interner au *revier* —significativement désigné en allemand, dans le texte—, quelqu'un qui n'est ni malade ni mourant mais qu'il faut cacher.

Le contraste c'est aussi l'attitude d'opposition délibérée, l'intime refus catégorique, l'envie de vivre, bouillonnant au sang des vingt ans de Jorge, et qui ranime incessamment sa mémoire comme un feu, servant de phare intime dans la détresse. Ce n'est pas la mastication de sa ration de pain noir insuffisante qui fait venir sa mémoire, car la faim est une « constante nausée ». La chaude lumière de la mémoire ce sont les Belles Lettres. Susciter tous les matins l'envie de vivre –l'envivre, comme on dit l'entraîner—, c'est s'obliger à la toilette à l'eau glaciale et au savon de sable : et l'insolente insouciance de « l'homme aux semelles de vent », lui apporte le secours de l'autodérision par sa *Bonne pensée du matin*⁵ criée à tue-tête: «*A quatre heures du matin l'été, le sommeil d'amour dure encore* », alternant avec la colère de César Vallejo ou de Miguel Hernández. Car le « souci de soi » a ses racines dans la mémoire personnelle : c'est elle qui contient les ferments de l'être, toute l'histoire de son façonnement. Alors les vibrantes rimes de Garcilaso, de Quevedo, d'Alberti, de Machado ou Lorca, renforcent en système de défense, le lacis serré du lien avec soi-même, d'autant plus que, nous dit Semprun, « la poésie est le fil qui relie la langue de son enfance à la vie réelle ».

Pour ce philosophe germanophone, lauréat du deuxième prix du concours général de philosophie à 18 ans, qui lisait peu avant sa déportation *Sein und Zeit* (*Être et temps*) d'Husserl ou *Geschichte und Klassenbewusstsein* (*Histoire et conscience de classes*) de G. Lukacs, la langue allemande résonne avec d'autres mots et d'autres concepts que ceux dont on harcèle les prisonniers. Alors, défendant la beauté spirituelle de cette langue et de toute la culture qu'elle porte, il jette à la face de l'odieux Meiners, ce voyou d'avant la guerre que la guerre encourage à trafiquer de plus belle et à moucharder de surcroît, interné comme asocial

⁴ A. Rimbaud, *Proses évangéliques*, éd. Pléiade, p. 163.

⁵ A. Rimbaud, éd. cit. p. 76.

par ses compatriotes nazis, les plus beaux vers de la poésie allemande qui le font d'ailleurs fuir du bureau, dépité, désarmé. La maîtrise de la langue allemande, et, en quelque sorte, le meilleur moyen de dominer ce méprisable ennemi, c'est lui, le « minable communiste », qui la possède.

A côté des Belles Lettres, mais intimement près, est convoquée la philosophie, avec sa conceptualisation universalisante que Semprun peut maintenant rapprocher de cet espace expérimental abominable : le mal radical défini par Kant, dans *La religion dans les limites de la simple raison*, lu peu avant son arrestation, jette sa lumière inextinguible sur la question du mal, humain profondément humain ; l'humanité en l'appelant inhumain exprime l'horreur qu'elle s'inspire à elle-même et par un processus conceptuel inversif —opération de retournement psychologique qui produit ce que l'on appelle mauvaise foi—, en imputant au mal le signe de « contraire d'humain » se rassure et s'endort dans l'erreur. Cela ne console pas, cela ne permet pas de disculper, mais permet à l'esprit du détenu d'éprouver un rattachement profond et salutaire à l'intellection pénétrante qui traverse les époques et l'unit, en une sorte de maîtrise libératrice, à la raison transcendante ou intemporelle.

Alors, le dimanche, il sait profiter pleinement de la liberté (encore à comprendre avec une majuscule relativité) : il se refuse à aller dormir, au contraire de beaucoup qui, par épuisement, n'ont pas la force d'un autre choix. Et ce dimanche là, son jumeau de 20 ans ne vient pas aux latrines. Ce sont les heures d'attente de ce dimanche là, avant de rejoindre l'infirmerie à 18 heures, comme convenu, qui peuplent tout le récit, presque un récit chronique mais avec tant d'échappées dans les livres que le temps paraît dilaté ou plus justement aboli ; c'est le temps, de la conscience imaginante qui semble plus forte que tout ; c'est aussi le temps de l'arborescence de l'être, dont le présent, paradoxalement est racine de toutes les expériences, en ce qu'il est le temps unique qui conjugue tout et le point d'intellection du vécu, d'une organisation qui s'accomplit dans l'écriture.

Le jeune Semprun a rendu visite à Maurice Halbwachs, qui, à côté d'Henri Maspéro, gît au block 57 avec les mourants, ce professeur de philosophie dont il a suivi les cours en Sorbonne et que l'ironie du sort fait mourir devant son étudiant, en mars 45 à Buchenwald. Ce dimanche là —peut-être le dernier à Buchenwald, peut-être le dernier sous son nom, peut-être le dernier à être un *prominent*, car l'attente se peuple de questions et d'hypothèses—, devient, dans l'écriture, la synthèse de tous les dimanches, de toutes les heures de lecture arrachée au temps de travail, dans le silence nocturne de *l'Arbeitsstatistik*, au pied du crématoire. Evasion qui est en même temps veille constante de l'esprit, cette braise de l'être dont l'incandescence repose dans la Pensée, qui, quelle qu'elle soit, traverse les œuvres écrites : distance. La nuit de

Buchenwald et celle, faulknérienne, d'*Absalon ! Absalon !* confondent leurs lenteurs angoissantes où rôde la mort, dans l'alchimie spirituelle de la lecture. Et c'est en allemand que Semprun se remémore les dernières phrases du roman américain, dont le héros Henry Sutpen, est revenu mourir dans la maison familiale, alors que lui, Jorge, attend l'heure de rencontrer son mort, celui dont seul le nom continuera d'exister dans sa chair vivante à lui, Semprun, désormais privé de son identité.

Und Sie sind- ? Henry Sutpen. Und Sie sind hier- ? Vier Jahre. Und Sie kehrten zurück- ? Um zu sterben. Ja. Zu sterben- ? Ja. Zu sterben. Und Sie sind hier- ? Vier Jahre. Und Sie sind- ? Henry Sutpen.

Et vous êtes ? Henry Sutpen. Et vous êtes ici ? Depuis 4 ans. Et vous êtes revenu ? Pour mourir. -Oui. Pour mourir ? Oui. Pour mourir. Et vous êtes ici ? Depuis 4 ans. Et vous êtes ? Henry Sutpen.

Le dimanche est matière : matière de la convivialité, du temps, des arts, de la mémoire, du récit : toute vie est dimanche. Avec ses compatriotes, Semprun, chargé de « l'animation culturelle » par l'organisation clandestine communiste du camp, prépare dans le block 40, un spectacle andalou : aucun moyen matériel n'est requis ; la mémoire est l'unique support du spectacle, composé de poèmes et de chants. Au-delà de la solidarité qui s'exprime dans ce rassemblement festif qui défie, à défaut d'y mettre un terme, la déportation, le jeune Semprun se retrouve lui-même, reforme le fil de son enfance coupé par l'exil ; et cette restitution de soi est si puissamment révélatrice de sa personne qu'elle engendrera le désir d'une lutte antifranquiste, menée, comme on le sait, clandestinement. Les poèmes parlent de mort, d'arrivée impossible ou de matin perdu comme cette *Canción de jinete (Chanson du cavalier)* de Lorca.

*Ay que la muerte me espera
antes de llegar a Córdoba!
Córdoba, lejana y sola.
Aunque sepa los caminos
yo nunca llegaré a Córdoba!*⁶

⁶ F. García Lorca, *Canción de jinete*, in *Obras completas*, Aguilar, I, (1954) 1980, p. 313. Nous traduisons.

Hélas la mort m'attend/ avant qu'à Cordoue je n'arrive! Cordoue, lointaine et solitaire./ Bien que j'en connaisse les chemins,/ jamais je n'arriverai à Cordoue !

Vers récités dans le désordre par Sebastián Manglano à moins que cette transcription inexacte provienne d'un défaut de mémoire du jeune Semprun ou encore soit le signe du présent d'un narrateur qui, cinquante-sept ans après, restitue spontanément les textes. La poésie, dans cet environnement si contraire au lyrisme, unit d'une fraternité propre aux individus déracinés de langue commune, des personnes de catégories sociales et d'âge très divers ; des esprits à peine éduqués y deviennent sensibles et perméables grâce à leur mémoire, stimulée sans doute par une motivation d'ordre vital. Semprun, le seul d'eux tous pratiquement à avoir fait des études leur apporte sa mémoire des textes :

*¡Oh pena de los gitanos !
pena limpia y siempre sola.
¡Oh pena de cauce oculto
y madrugada remota!⁷*

Oh chagrin des gitans !/ chagrin limpide et toujours seul/ Oh chagrin au secret rivage/ et au petit matin oublié !

Saine poésie qui, pour lui, associe morale et oralité depuis les temps immémoriaux! Ces vers, cités par bribes, disent la « désespérance andalouse » et la crainte envers l'opresseur, représenté ici par la Guardia Civil ; ils expriment l'amour si difficile à faire partager ou le labeur pénible si étroitement lié à la frustration:

*¡Ay qué trabajo me cuesta
quererte como te quiero!
Por tu amor me duele el aire,
el corazón
y el sombrero*

*

*Y esa tristeza de hilo
blanco para hacer pañuelos⁸*

Hélas que j'ai de peine à t'aimer comme je t'aime! Par amour pour toi l'air me fait mal, j'ai mal au cœur et au chapeau [...] Et cette tristesse de fil blanc pour tisser des mouchoirs.

⁷ Federico García Lorca, *Romance de la pena negra, Romancero gitano, Obras completas*, Aguilar, I, (1954) 1980, p. 408. Nous traduisons.

⁸ Id., *Es verdad (Canciones)*, op. cit., p. 314. Nous traduisons.

Peu avant les fatidiques 18h, ce dimanche, en longeant l'allée enneigée qui mène au *revier*, le jeune Semprun est saisi par un chant que répandent les hauts parleurs du camp.

*Schön war die Zeit
da wir uns so geliebt*

(Heureux le temps où nous nous aimions tant).

Au seuil de sa nouvelle vie, sans doute plein de la sensation d'avoir à effectuer un passage, le jeune homme, se laisse envelopper par la chaude voix de Zarah Laender. Il n'a pas peur, dit-il. On peut le croire. Son arme défensive est impalpable mais indestructible, semble-t-il : la faculté mémorielle au service de la faculté imaginative, deux puissances de l'âme, pour reprendre les termes de la philosophie naturelle.

Arrivé au *revier*, il est conduit au mouroir, sur le grabat de son mort qui a été déjà dénudé mais dont il perçoit les ultimes manifestations vitales, derrière le masque gris et cireux du visage : il reconnaît alors François, son jumeau de vingt ans, contre qui il va passer la nuit, nuit de passage, de basculement, de transfert d'identité : l'un perdra la vie et donnera son nom, l'autre en perdant son identité, restera en vie. Le jeune homme est entouré de mort. C'est un lieu d'effroi. Mais le récit est au dessus de l'effroi : il a mis 57 ans à advenir. Est-ce le jeune homme ou le Semprun de toutes ces années-là qui continue à entretenir l'agonisant de littérature, dans une longue apostrophe où la personne allocutaire alterne avec l'associative « nous » pour évoquer leur divergence sur Giraudoux et Faulkner, leur bouleversement à la découverte de *l'Etranger* ou les lectures de Blanchot et de Merleau-Ponty ? Toujours est-il que l'ultime propos de François, à la limite de l'intelligible a travaillé l'esprit de Semprun toutes ces années-là, jusqu'à ce qu'il le décrypte — *Nihil...nihil* — par recomposition autant que par déduction en relisant les *Troyennes* de Sénèque ; le mourant avait murmuré : « *Post mortem nihil est ipsaque mors nihil* » (Il n'est rien après la mort et la mort elle-même est néant). Cette certitude du « revenant » (Semprun se désigne lui-même ainsi) va au-delà de la curiosité intellectuelle qui cherche à se satisfaire d'une façon rationnelle et tangible dans les textes révévés. Elle répond à l'exigence psychologique, affective, de maintenir le fil ténu et si puissant de la pensée avec l'autre, qui est une part de son être. Participe aussi de ce désir impérieux de rester unis, la certitude qu'ils connurent la même jeune fille : celle qui leur a fait lire Prévert à tous les deux, et a fait découvrir Faulkner au jeune Semprun ; lui l'avait secrètement aimée, alors que François l'avait tenue dans ses bras. Dans une trilogie existentielle composée de littérature, d'amour et de chance de vie exprimée en termes d'identité, chacun avait ce qui manquait à l'autre ; ainsi était scellée la complémentarité

gémellaire, que le narrateur revendique dès le début du récit comme un hommage à l'autre, en l'appelant « mon jumeau de vingt ans ». Ce statut, il le lui a préservé dans la suite du temps, avec une intégrité d'autant plus inébranlable qu'il lui rend justice d'une dimension d'un de ses livres, *Le grand voyage*, où il a retenu l'idée d'être accompagné. François lui avait confié qu'il désirait écrire le récit de sa déportation dans lequel son compagnon serait Jorge. L'œuvre de Lettres à l'image de l'œuvre de vie est fruit d'une gémellité. Mais c'est Jiri Zak, à Prague, en 1968, qui suggère à Semprun d'écrire le récit de la nuit au *revier*, sorte de suite au *Grand voyage*.

Quand le lundi matin le jeune homme se réveille, son compagnon mort dans la nuit a déjà été emmené au crématoire. Mais il n'aura pas à porter son nom ni à renoncer au sien. Dans le long couloir qui le mène vers un interrogatoire par les communistes du camp, à l'intérieur même du *revier* il s'évade dans la mélodie de L. Armstrong *In the shade of the old apple tree*. Evasion, promenade et pensée : défense contre l'incessante et sordide promiscuité. La musique aussi a progressivement creusé sa place clandestine dans une salle de *Kino* désaffectée, grâce à la ténacité du communiste tchèque Jiri Zak qui a fini par fonder un orchestre de jazz avec les instruments apportés par les déportés et récupérés au fil du temps dans *l'Effektenkammer* (magasin général) ; le jazz afflue dans sa mémoire et emplit les lignes du récit. L'emprise de l'imagination, une fois encore, a cette puissance que saisit Maurice Blanchot : en tension vers l'objet, l'image livre la chose comme éloignement d'elle-même, et sans se déprendre du fond, s'impose dans une « lumineuse auréole formelle » et présente « l'éternité transparente de l'irréel »⁹.

Le communiste allemand Walter Bartel (personnage historique), assisté par Ernst Busse, vérifia la nature des rapports de Semprun avec les franchistes. La demande d'enquête à son sujet, envoyée par les services de Von Ribbentrop, émanait de l'ambassadeur de Franco à Paris, José Félix de Lequerica. C'était en fait le père du jeune homme qui, au mépris de ses convictions républicaines, avait sollicité l'aide de l'ambassadeur, plus préoccupé du sort de son fils que de sa dignité d'exilé mise à mal par la dégradation totale de son statut social et économique.

Quelle leçon tirer de l'Histoire ? Sans doute aucune. Le récit qui a supposé une longue convalescence vient d'un homme blessé et fort, conscient de sa chance, et qui démontre une extraordinaire résistance psychique elle-même ancrée à de grandes capacités intellectuelles (à moins que ce ne soit l'inverse). Mais il n'a cessé, après cette épreuve, de se heurter à d'autres,

⁹ *L'espace littéraire*, NRF, Idées, 1955, p. 346-347.

de façon directe ou indirecte, apprenant non sans effroi les tortures qu’avaient subies certains de ses camarades de camp, non plus dans le cadre de la persécution nazie mais dans leur propre pays, soupçonnés d’avoir trahi la cause communiste, essentiellement parce qu’ils étaient revenus vivants. Ce fut le cas d’Ernst Busse, de Walter Bartel en Allemagne de l’Est, ou de Josef Franck en Tchécoslovaquie. Bon nombre furent condamnés à mort ou envoyés au Goulag. Lui-même a connu la suspicion qu’inspirait son retour et avec ironie reprend le paradoxe dogmatique : « les vrais témoins sont les morts », évoquant sa « singularité de revenant ». Philosophe et lettré, humaniste si l’on en croit la valorisation qu’il fait des textes, il combat la souffrance avec cet hymne aux Belles Lettres qui promeut l’élévation de la personne ; mais l’expérience du camp et les suites de l’Histoire d’après-guerre, l’éloignent tout aussi explicitement de la tentation idéaliste de penser que les Lettres rendent l’homme bon.

Florence Dumora
Université de Reims
CIRLEP EA 4299